

## COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



KING Thomas, 2014, *L'indien malcommode: un portrait inattendu des Autochtones d'Amérique du Nord*. Montréal, Éditions du Boréal, 304 p. (François Girard)

On a souvent tendance à ramifier, à complexifier l'information sur les Autochtones, sujet d'ailleurs régulièrement qualifié de « problème indien ». C'est à se demander si certains n'ont pas intérêt à rendre inextricable le dossier. On dilue, on répand les données à travers une multitude de paliers, ce qui rebutera le commun des citoyens, qui se désintéressera alors de ce qui apparaît comme un sac de nœuds, un labyrinthe où seuls quelques spécialistes pourront circuler.

Permettez-moi un détour avec une anecdote, à la manière typique de l'auteur Thomas King d'aborder les thèmes de ses chapitres, pour illustrer cette introduction. Au retour d'une exposition sur les Amérindiens, quelques enseignants en viennent à constater la difficulté de transmettre leurs connaissances sur les Premières Nations aux étudiants. On énumérait en substance plusieurs problèmes : pauvreté, délinquance, fouillis des codes d'appartenance, revendications des femmes autochtones, variété des nations, etc. Devant cette tour de Babel, quelle approche préconiser, par quel bout saisir ce lacis ? C'était comme essayer d'expliquer la réalité québécoise en énumérant pêle-mêle nos frustrations envers le fédéralisme, notre code juridique spécifique, les motards criminalisés, les problèmes de collusion entre le milieu des affaires et la politique, etc. On pourrait toujours allonger et superposer des éléments qui nous déterminent indéfiniment.

On peut aussi essayer de simplifier, de synthétiser. Revenir aux points essentiels. Thomas King, dans *L'Indien malcommode...*, tente de relever le défi.

Tel que décrit en quatrième de couverture, « *L'Indien malcommode* est à la fois un ouvrage d'histoire et une subversion de l'histoire officielle. [...] [C'est une] réflexion personnelle et critique [...] sur ce que cela signifie d'être Indien aujourd'hui en Amérique du Nord ». Pour ce faire, l'auteur raconte en dix chapitres, avec beaucoup d'ironie et une connaissance approfondie des événements touchant les Autochtones du Canada et des États-Unis, sa version de nos relations depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. King est natif de Californie ; métis cherokee, il a enseigné dans quelques États américains ; en Alberta et en Ontario, il a résidé en territoire autochtone et a rencontré bon nombre de leaders autour des occupations de Wounded Knee et d'Alcatraz. Il est bien connu comme auteur de romans, dont *L'herbe verte*, *l'eau vive*, dont la version française a initialement été publiée en 2005.

King explique en prologue les raisons qui ont motivé le titre de l'ouvrage ; pourquoi il préfère les commentaires et anecdotes sur l'histoire plutôt que les faits bruts ; pourquoi il préfère afficher son parti pris. Il nous donne sa définition de l'histoire : « Nous sommes nombreux à penser que l'histoire, c'est le passé. Faux. L'histoire, ce sont les histoires que nous racontons sur le passé » (p. 18). De là sa narration – jamais neutre – des faits anciens ou récents de la mémoire collective. Donc, au lieu de notes et références pour justifier ses assertions, il utilise un procédé simulant une conversation à bâtons rompus. Partant de faits divers, il use le plus souvent, pour

introduire un thème, d'une figure de style qui consiste à nier ce qu'on s'apprête à faire (antiphrase ou litote ?) : « Je ne parlerai pas de... » ou « Oublions tout ça, le passé, les drames comme ces... » pour mieux énumérer des noms et faits marquants. Et des nomenclatures, des chapelets de personnages et de lieux, il en sert ! La somme des listes de victimes de meurtres, spoliations et autres injustices subies par des individus et des groupes forme une charge accablante, presque insoutenable ; mais toujours glissée avec ce ton dégagé et faussement ingénu qui caractérise la manière autochtone : l'ironie, présente autant chez Tomson Highway que Vine Deloria Jr. Et comme chez ce dernier, également historien, l'ouvrage est riche sans être savant, toujours accessible.

Le ton est donné au premier chapitre, intitulé « Oublions Colomb ». Puisque l'histoire de l'Amérique du Nord pourrait commencer avec les Vikings ou depuis le passage du détroit de Béring, King nous introduit à son parcours en relatant le massacre d'Almo en Idaho, en 1861. Massacre imaginaire, légende inventée de toutes pièces par la rumeur populaire. Légende inscrite sur une plaque commémorative, malgré le discrédit et le vide historique admis, « parce qu'il [le massacre] fait partie de la culture et de l'histoire de la région » (p. 23) Il s'attaque ensuite au mythe de Pocahontas et John Smith en Virginie, en 1607. Puis à ceux de Custer aux États-Unis, et de Riel au Canada. Voilà un début costaud...

Les autres chapitres sont encore plus documentés et étayés, allant de Batoche aux pensionnats indiens, en passant par l'occupation de Wounded Knee, jusqu'à la crise d'Oka en 1990.

Alors, l'auteur parvient-il à simplifier, à revenir à l'essentiel du dossier autochtone ? Je dirais oui, si le lecteur persévère au-delà des sept premiers chapitres. Il sera récompensé en termes de clarté, de limpidité pour identifier ce qu'est un Indien, ce qu'il revendique. Pour qui s'intéresse à l'histoire – même en amateur – aux faits divers ou aux westerns, la lecture de chaque chapitre offre une nourriture consistante et instructive.

C'est cependant au chapitre huit, intitulé « Ce que veulent les Indiens » que le pari est remporté. Thomas King aborde le thème de l'autonomie autochtone. Autonomie toute rhétorique, bien qu'elle soit chantée jusqu'aux Nations Unies, avec la Déclaration sur les droits des peuples indigènes, en passant par Ottawa et Washington. Partout, dit l'auteur, on a fait peu de cas du respect des traités ; on ne fait rien de concret pour l'exercice de la souveraineté autochtone, même dans les limites des terres et des budgets concédés. Écorchant au passage les Tom Flanagan du continent qui ne peuvent concevoir ni l'idée de traité entre nations – surtout inférieures en nombre – ni le *statut quo*, il réitère l'essentielle question : « Que veulent les Indiens au juste ? La souveraineté ? Un avenir ? Des emplois bien rémunérés ? Une camionnette neuve dernier modèle ? [...] La bonne nouvelle, c'est que vous pourriez cocher n'importe laquelle de ces réponses et avoir raison. Mais en fait, vous auriez tort » (p. 243).

La réponse est déployée au chapitre neuf, « Tant que l'herbe restera verte », en inversant la donne. « Que veulent les Blancs ? » car, selon King, on ne s'est jamais soucié réellement de savoir ce que veulent les Autochtones. La réponse, toute simple, est : « La terre ». « Ce sera toujours la terre, tant qu'il subsistera un centimètre carré de terre en Amérique entre les mains des Autochtones » (p. 247). Pour les Blancs, la terre est un bien dont on peut tirer profit. Pour les Indiens, c'est l'enracinement de la culture, c'est concret. L'autonomie réelle implique les ressources et le pouvoir de les développer à son gré. En cela, Thomas King rejoint ce que Derek Rasmussen (2000) établissait comme différence entre « l'homme enraciné » et « l'homme économique », entre des sociétés communautaires à terres collectives

et pérennes, et une civilisation individualiste, en perpétuelle migration et sans passé (idéologie monogénérationnelle ; entreprises transnationales, etc.).

En termes clairs, l'auteur explique que, du point de vue des Autochtones, la terre indienne est une terre indienne. Du point de vue juridique, c'est «une terre qui appartient au gouvernement fédéral et qui est prêtée indéfiniment à une certaine catégorie d'Autochtones» (p. 253). Positions conflictuelles s'il en est. Surtout que des quelque 400 traités signés en Amérique du Nord, aucun n'a vraiment été respecté. «C'étaient des outils faits pour acquérir des terres... Je ne peux pas songer à un seul traité où les Indiens s'en sont sortis avec plus de terres qu'au début» (p. 255).

Enfin, pour se laisser sur une note d'espoir, le chapitre final expose brièvement deux accords récents susceptibles de satisfaire, même imparfaitement, les deux parties : la Loi sur le règlement des revendications foncières des autochtones de l'Alaska (*Alaska Native Claims Settlement Act*) et l'Accord sur les revendications territoriales du Nunavut.

Somme toute, un livre de résilience avec une fin optimiste, comme les Nord-Américains les adorent, nous lance en guise d'ultime clin d'œil Thomas King.

## Références

*Accord sur les revendications territoriales du Nunavut* (<http://nni.gov.nu.ca/sites/nni.gov.nu.ca/files/06NLCA-Fr.pdf>), consulté sur Internet le 12 février 2015.

*Alaska Native Claims Settlement Act* (<http://www.law.cornell.edu/uscode/text/43/chapter-33>), consulté sur Internet le 12 février 2015.

KING T., 2005, *L'herbe verte, l'eau vive*. Paris, Éditions Albin Michel.

RASMUSSEN D., 2000, *Interculture*, 139, «La société inuit menacée de dissolution par l'école et l'argent».

François Girard  
*Recherches amérindiennes au Québec*  
Montréal (Québec), Canada